



DIRECTION ET ADMINISTRATION
aux bureaux du Message
4, Square Rapp, Paris (7e)

N° 29 ※ 7 JUIN 1920
Paraissant le 7 de chaque mois.

ABONNEMENTS :
Un An : France 10 fr. — Etranger 12 francs.
Editions Rhéa, 4, Square Rapp (7e)
Compte de Chèques postaux 7547

L'ère de l'enfance heureuse

Une période de transition, de doute, de combats entre un nouvel idéal et les forces du passé, nous semblerait sans issue, si nous ne savions que toujours, en de semblables époques, un nouvel esprit est conçu, qu'un nouvel âge apparaît. Et voilà que dans la brume qui voile l'avenir, à travers les ombres qui se heurtent en un inexprimable cahos, une lumière au loin nous remplit d'espérance. L'étoile qui protège l'enfance a brillé.

A la lueur de cette étoile, les moins avertis d'entre nous ont compris que les institutions ne sont ni bonnes ni mauvaises, qu'elles valent ce que vaut celui qui les a acceptées, que la première réforme qui s'impose est celle de l'Education. Donner à l'enfant le sens de la liberté véritable, de la discipline librement consentie et du respect d'autrui, c'est assurer la venue de cette ère qui ne doit pas s'inscrire en paroles éblouissantes, mais en faits justement voulus.

Il a été dit que le XX[e] siècle serait le siècle de l'Enfance. Sur lui pesait depuis des périodes lointaines la conception chrétienne qui le faisait une pauvre chose naissante, âme et corps sans nulle puissance, chargés tous deux du péché ancestral, et voués aux mauvais instincts. A cette personnalité embryonnaire, il n'était reconnu aucun *droit* mais le *devoir* de se soumettre et d'obéir ; jusqu'au jour où prenant sa revanche l'homme, à son tour n'affirmait que ses *droits*, sans reconnaître ses *devoirs*.

Mais voilà qu'en ces heures de transformation sociale une conscience plus juste de la personnalité humaine se fait jour. Elle reconnaît, dans l'enfant, la présence d'une âme éternelle déjà instruite et sage et qui veut être respectée ; âme qu'il n'est plus question de former, mais qu'il faut seulement guider. C'est dans l'enfant lui-même qu'on cherchera la voie de son éducation, on tiendra compte de ses goûts, car on saura que ce qu'il aime, c'est là précisément ce dont il a besoin.

De tous côtés des inspirations nouvelles surgissent. Déjà pour les tout petits, une italienne, la docteresse Montessori a créé un système remarquable, largement accepté de beaucoup de Nations et qui commence à se répandre en France. Cette grande éducatrice a osé affirmer que l'enfant devait être heureux, qu'il fallait qu'il soit élevé pour lui-même, car il ne peut apprendre ce qui est contraire à sa nature, en un mot que l'enseignement doit être fait pour lui. L'expérience a déjà fait ses preuves, bientôt nous verrons l'école devenir le Paradis des enfants.

Cette méthode de la Doctoresse Montessori, que nos lecteurs feront bien de connaître et d'étudier à fond, rejoint, et c'est là une chose curieuse, une méthode de l'Inde antique, décrite justement dans un des derniers numéros du journal *United India*. Dans les temps védiques y lisons-nous, un professeur, avait une fois comme élève, un jeune Prince rebelle à toute instruction ; son seul intérêt était l'élevage des pigeons. Loin de forcer, par des punitions ou de cruels reproches, le malheureux enfant à s'épuiser, dans l'incompréhension d'une tâche revêche, le maître hindou avec sagesse, se servit des moyens que l'enfant lui apportait. Il donna comme seul devoir à l'élève de prendre soin de ses pigeons ; mais comme ils étaient en grand nombre le professeur sur l'aile de chacun dessina une marque rouge qui ressemblait étrangement à une lettre ou à un chiffre. Il ne fût pas longtemps pour que l'enfant épela l'alphabet, bientôt les lettres formèrent des syllabes, des mots, et les chiffres devinrent des nombres; l'addition, la soustraction, la multiplication, ne furent plus alors qu'un jeu. Les principes d'architecture, le dessin, furent appris pour embellir le pigeonnier; le Prince un jour savait lire et compter, puis encore beaucoup de choses qu'il aurait toujours ignorées.

Il semble que M[me] Montessori ait deviné la méthode védique. Nos enfants ne pleureront plus sur l'alphabet obligatoire, sur la table de Pythagore, sur les vers à recopier, et lorsque nous reviendrons pour vivre sur la terre, nous qui avons connu les longues heures d'esclavage que l'école nous imposa, nous serons des enfants heureux !

A nos Abonnés.

La crise du papier, l'augmentation subite de son prix, dépassant toutes nos prévisions, nous forcent à restreindre **momentanément** la publication du journal.

Il ne paraîtra pendant quelque temps que le 7 de chaque mois, mais pour satisfaire nos lecteurs, et au prix de sérieux sacrifices, ce numéro mensuel sera augmenté d'une feuille dans laquelle nous avons l'intention de faire paraître de précieux documents concernant l'Occultisme ou la Théosophie dont la publication très ancienne est épuisée.

Nous espérons que nos abonnés comprendront la nécessité qui nous contraint et garderont à notre œuvre toute leur sympathie.

LA DIRECTION.

Sur la Notion générale d'Evolution.

Une règle primordiale de discipline intellectuelle est de connaître la signification exacte des mots dont on fait usage, de faire l'inventaire de son vocabulaire. La rigueur des raisonnements mathématiques est due au soin scrupuleux avec lequel on définit les termes employés. Combien souvent en politique, en religion, des adversaires qui discutent avec passion dans l'impossibilité de se convaincre réciproquement seraient bien étonnés de se trouver d'accord s'ils avaient la sage précaution de définir leurs mots !

S'il y a un terme d'un usage universel, c'est bien celui d'Evolution. On le rencontre dans les sciences, en philosophie, en théosophie. Aussi est-il utile d'en connaître le sens.

❖

On a donné bien des définitions de l'Evolution; notre but n'est pas de les discuter. La plus célèbre est celle du philosophe évolutioniste H. Spencer : « l'Evolution est le passage de l'homogène à l'hétérogène »; elle n'est pas correcte et a été critiquée par M. Lalande dans son beau livre : *La dissolution opposée à l'évolution.*

La meilleure définition de l'évolution aussi exacte qu'une définition géométrique paraît être celle de M. B. Petronievics, docteur en philosophie, qui a fait un cours libre sur l'*Evolution universelle* à la Sorbonne pendant l'année scolaire 1917-1918. Voici cette définition :

L'Evolution c'est le devenir d'une chose par degrés successifs de changement :

Cette définition implique trois faits importants :

1°) L'évolution est un *changement*, c'est-à-dier un processus temporel, une suite d'états successifs;

2°) Le changement est un *devenir*, c'est-à-dire un changement qui commence par un état initial pour aboutir à un état final, à un état qui est la réalisation d'une chose;

3°) Les états successifs du processus évolutif constituent des *degrés*, c'est-à-dire que chaque état suivant de ce processus contient quelque chose de *plus* ou de *moins* que l'état précédent.

Ainsi prenons un gland et plaçons-le dans les conditions voulues de la germination. Nous observons que ce gland *change* en passant par une suite d'états successifs de *plus en plus complexes*, partant de l'état initial *gland* pour aboutir à l'état final *chêne*. La définition de M. B. Petronievics est absolument générale; elle s'applique à tous les phénomènes de l'Univers, aux phénomènes physiques, biologiques, psychologiques et sociaux. Elle convient aux deux sens de l'Evolution. Il y a, en effet, deux sens d'évolution :

L'Evolution progressive, ou progrès; l'*Evolution régressive*, ou dissolution. Dans la première, les degrés successifs du processus évolutif se succèdent dans un ordre tel que chaque état contient *plus* que l'état précédent. Au contraire, dans l'évolution régressive, chaque état suivant contient moins que l'état précédent.

Graphiquement, l'évolution progressive est figurée par une courbe qui *monte* constamment, l'évolution régressive par une courbe qui *descend* constamment. Enfin, aux deux évolutions simples précédentes, il faut ajouter l'*Evolution mixte* renfermant des processus évolutifs partiels progressifs et des processus évolutifs partiels régressifs. Si dans l'évolution mixte (très répandue dans le monde organique) la progression domine, c'est l'*évolution mixte ascendente;* si au contraire c'est la régression qui l'emporte, on a l'*évolution mixte descendante*.

L'évolution mixte est représentée par une courbe composée d'arcs montants et d'arcs descendants. Dans l'évolution mixte ascendante, c'est la montée qui l'emporte; dans l'évolution mixte descendante, c'est la descente qui l'emporte. Voici deux exemples classiques d'évolution mixte ascendante et descendante.

Le pied du cheval, composé d'un seul doigt, provenant d'un pied pentadactyle par l'atrophie des doigts latéraux et par l'accroissement relativement plus grand du doigt médian, est un cas d'évolution mixte ascendante. Au contraire, le crâne du Ceratodus vivant, représente, par comparaison, avec le crâne du Dipterus, son ancêtre probable dévonien, un cas d'évolution mixte descendante. On peut dire aussi que l'évolution morale d'un homme est en général mixte.

Enfin, il est très important d'observer que la définition de M. B. Petronievics n'est pas une simple convention de langage comme certaines définitions. Elle correspond à un fait réel dont l'existence est établie indiscutablement par la Science. Oui, il y a évolution, évolution ininterrompue du simple au complexe.

A. AMIEL.

Non...

Non, l'esclave accroupi, ni le sable rapide,
ni le vol de la faux, ni l'ombre sans retour,
ne sauront désarmer cet espoir intrépide
qui survit, en mon âme, à la cendre des jours !

Cet espoir glorieux d'unir le corybante
au prêtre méditant des temples actuels,
et de voir s'incliner les foules adorantes
selon le même rite, auprès du même autel !

Ah! je veux que l'amour triomphe, sans fatigue!
Je veux que la beauté demeure, sans déclin
Mais où trouver le prêtre au geste assez prodigue
pour saluer le thyrse et le gibet divins ?

Mon frère, et toi mon frère et toi, et toi encore,
conciliez vos cœurs, acceptez ce flambeau,
puis portez vers la croix que le pampre décore,
mon rêve extasié pour un culte nouveau !

Henry SPIESS.

(*Saison divine*. Genève. Jullien éditeur.)

Variétés.

Spéculation, Cours du Change et Sagesse.

Dans nos pays occidentaux, on croyait volontiers, avant la guerre, que la sagesse était possible au point de vue terrestre ou matériel. Il faut entendre par là qu'il était généralement admis qu'un avantage matériel pouvait être acquis, conservé, perdu, par l'application de lois et de règles, dont la connaissance semblait constituer ce que nous appellerons sagesse terrestre.

Le cataclysme mondial a changé tout cela.

Le petit rentier prudent, le petit retraité, le petit fonctionnaire poussé par toute sa famille dans une voie humble, mais crue très sûre, se trouvent à la veille de la misère, s'il n'y sont point déjà irrémédiablement. Les spéculateurs, au contraire, ont acquis, contre toute décence — sans même jusqu'à présent, risquer de perdre, tant la hausse a été continue et persévérante. Actuellement, la hausse s'arrête, et la spéculation va redevenir risques, la vieille sagesse matérielle va triompher à nouveau.

❖

Nous assistons là à un phénomène dont le philosophe oriental vous donnera immédiatement l'explication.

Ce que notre Occident matérialiste appelait, au temps de la stabilité des cours des changes et des fortunes : sagesse, c'est uniquement Tamas, *— inertie, principe de conservation. Au contraire, l'élément risque-tout, révolutionnaire est* Rajas *— mouvement, changement, cause qui crée toute perturbation.*

Qu'il y ait conflit entre eux deux, c'est la loi même sur laquelle repose notre monde manifesté. Et, de ce conflit, que naît-il ? Sattva, *le rythme — c'est du conflit entre les éléments conservateurs et les risque-tout de la Société que naît le rythme, la tonique.*

❖

Aussi est-ce folie de dire que la sagesse est en Tamas, et folie aussi de dire qu'elle est en Rajas. Il est insensé de croire en une sagesse matérielle. Pourquoi ? Parce que le sage doit pouvoir jouer à son gré de Tamas et de Rajas pour arriver au rythme ou Sattva. Or, pour cela, il faut posséder la science du Ryhme, laquelle n'est autre que la Haute Magie.

On nous apprend, d'autre part, que celle-là ne saurait s'acquérir sans renoncement total, que la conquête de Tamas et Rajas, c'est la conquête du monde et que, conquérir le monde, c'est d'abord se conquérir soi-même.

❖

A ce moment, il n'y a plus ni pauvreté, ni richesse.

Prudents rentiers — Tamas, entreprenants agioteurs — Rajas, paraissent également déraisonnables. Qu'importe la possession fallacieuse de papier à vignettes et de jouets somptueux à qui possède l'Univers ?

Dès que l'on commence à progresser vers le détachement, *on voit le monde comme une scène où se dérouleraient sans discontinuer et s'enchevêtreraient les plus fantaisistes aventures des contes des Mille et une nuits. Des hasards permettent au misérable d'échafauder une fortune, et se rient des calculs du plus avisé. La comédie et le drame humain, dans la féerie des Illusions, n'éveillent chez le Sage qu'une infinie pitié pour ceux qui en sont les jouets.*

Dans cet état d'esprit, il écoute le Rythme résultant de toutes ces aventures enchevêtrées, en découvre les faiblesses, en cherche les qualités et possibilités, que, chaque millénaire, il s'efforcera désormais d'améliorer.

X...

De la Recherche de la Voie, et de la Naissance du Christ en nous :

Saint-François d'Assise.

V. — La Doctrine et l'Esotérisme.

(*suite*)

Les analogie de sa doctrine avec celle de Jésus, sont plus frappantes encore que celles de sa vie; et il est assez piquant de remarquer que, l'un des Saints les plus vénérés de l'Église catholique orthodoxe est aussi l'un des plus près de l'esprit chrétien initial, et *de la pensée ésotérique du Christ* : Au point de vue méthaphisique, le Christ appelait tous les hommes ses frères, et Dieu leur Père commun. Il leur citait en exmple les oiseaux du ciel et les lys des champs, tant toute sa doctrine se basait sur la conscience intime de l'Unité. On retrouve, poussée à l'extrême, chez Saint François ce *sentiment religieux de la Nature qui imprègne de l'universelle solidarité*. Sa sympathie intérieure pleine de pitié et de respect, s'étendait à la création; il parlait non seulement de « ses petits frères les oiseaux », mais de « sa sœur la cendre » ou de « son frère le feu »; il se sentait à la fois l'humble serviteur de l'homme, de la Nature et de Dieu unis dans un même Amour de la Beauté.

De ce principe métaphysique de l'Unité, il tirait aussi les *mêmes conséquences morales* que le Christ : le plus frêle péché contre la charité, lui paraissait un attentat à la communion de notre âme à l'homme et de l'homme à Dieu; il ne voulait *rien demander à la terre pour lui-même*, il immolait pour ainsi dire ses focres au profit général et les moindres biens étaient *mis en commun* entre ses disciples et lui. Par contre, s'il exigeait beaucoup de l'élite et de lui-même, il savait merveilleusement mesurer la capacité de vertu de chaque âme : comme Jésus encore, il ne demandait de « tout donner et de porter sa croix » qu'au petit nombre résolu à gravir le dernier échelon de la Loi; *il « ne jugeait pas » les coupables*, s'efforçant plutôt à les comprendre pour mieux les guérir; il retrouvait chez les plus dégradés des êtres l'image ébauchée et tremblante de son Dieu; il voyait en eux des cadets à soutenir dans la grande famille humaine. Et, considérant la douceur et l'amour comme le principe rédempteur des âmes et la marque des fidèles enfants de Dieu, il *pratiquait la non-résistance* au mal. Il ne se défendait contre des brigands que par des paroles de pitié et ainsi les ramenait à Dieu. Enfin, comme il voyait partout la main et la présence de Dieu, tout devoir, tout destin lui devenait une bénédiction : Il accomplissait les plus humbles tâches comme un rite et comme une offrande et en faisait ainsi un agent de sa rédemption et d'Union à Dieu.

Enfin, le sens de l'Unité fondamentale des Etres et de la communion de leurs mérites lui donnait le culte de la douleur et de la Croix. Il trouvait juste et grand que les Aînés en l'humanité assument, chacun suivant leur force, une plus lourde part du fardeau commun, accélérant ainsi la Rédemption des plus jeunes; et lui-même couronna son Apostolat en consacrant la fin de se vie au travail intérieur et à la mortification. Ainsi il réalisait à la lettre le mot d'ordre du parfait disciple : « Imiter Jésus et faire Un avec lui ». *La Joie Parfaite*, disait-il, ne consiste pas à posséder beaucoup, pas même des dons spirituels, ni à pouvoir réaliser beaucoup de service et de bien, ni à avoir des connaissances très étendues et très sûres, mais à supporter avec

Amour et Joie les circonstances les plus pénibles que Dieu nous envoie : voilà le dernier mot de sa doctrine, toute d'Amour et de Sacrifice. Mais quelque fut son ascétisme et son humilité, sa confiance était telle qu'il *conservait une inaltérable sérénité*, sentant que la note fondamentale de la Vie Spirituelle, doit être la joie, la joie de posséder Dieu et de se reposer en lui de tout souci.

L'esprit de Saint François est beaucoup plus conforme à la doctrine ésotérique qu'à l'orthodoxie catholique, que ce fut chez lui chose consciente ou non : Jamais on ne le vit agiter devant ses disciples le fantoche de l'Enfer : la religion de l'Amour et la conception d'un Dieu « Père », le pénétrait tout entier. Et cette tolérance, cette compassion extrême pour les faibles, voisinent avec l'élévation et l'austérité de sa doctrine personnelle, coïncide beaucoup mieux avec l'idée de l'évolution et de la réincarnation, ou passage progressif d'une espèce spirituelle à l'autre, qu'avec le dogme catholique d'une sanction éternelle *après une seule vie terrestre*, idée contraire à la loi de l'Unité dont découle tout l'idéal franciscain. Il arrive souvent que les meilleurs pionniers de la Pensée chrétienne, souvent sans avoir conscience de s'éloigner du dogme, se sont rapprochés plutôt, avec Saint François, de l'esprit évangélique et ésotérique que de l'esprit exotérique des juifs, de la bible, et de l'orthodoxie littérale : c'est que, lors même qu'ils ne sont pas d'accord sur toutes les questions de dogme, les grands mystiques de toutes les confessions se rejoignent fatalement par leur esprit, tant l'intuition qui luit sur le sommet des âmes découvre à chacune d'elle les mêmes vérités fondamentales, quelques divergents que puissent être leur point de vue initial personnel. A quelque maison, à quelque dogme qu'elle se rallie, l'élite de tout temps appartient à la même lignée spirituelle, et c'est pourquoi les partis les plus opposés se l'arrache et la revendique comme sienne.

Mais chez Saint François d'Assise, l'analogie avec les initiés de la doctrine Esotérique est si frappante, qu'il est permis de se demander s'il n'était pas l'un des leurs, si, consciemment ou non, il n'était pas un Instrument des Maîtres, destiné à faire renaître dans le Christianisme un courant plus largement ésotérique. N'était-ce pas là sa suprême ambition : Etre moralement un cadavre, immolé à la volonté de son Maître, un Serviteur totalement « mort en Dieu », guidé par Lui en toute chose ? Sa légende veut qu'il ait apparu en songe au pape comme un Réformateur envoyé par Dieu « rebâtir son Eglise ». Peut-être nous donne-t-elle, d'une manière voilée, le dernier mot de l'énigme sur le rôle de Saint François d'Assise. Sans doute, aucun trait de sa vie ne le montre en opposition avec le dogme, la tradition, ni le culte de l'Eglise, il en fût même le serviteur docile et le pratiquant recueilli. Mais chacun retrouve où il veut et suivant sa vie le magnétisme qu'il porte en lui. Et il se peut que Saint François ait trouvé dans le culte catholique le genre d'occultisme, l'aide Spirituelle qui lui convenait le mieux, quoique le niveau de son évolution le rapprochât surtout de la Religion Naturelle et d'un culte tout intérieur. Peut-être aussi, se sentait-il appelé, plutôt à infuser au catholicisme un courant nouveau, qu'à le rejeter : les plus éclairés sont les plus tolérants, les plus respectueux de la foi des autres; ils savent que mieux vaut maintenir et élargir une croyance que de la détruire avant que ses adeptes soient mûrs pour une autre plus grande. Le plus pâle et le plus lointain rayon d'espérance révélée vaut mieux que la nuit immense de l'agnosticisme.

Ce qui est certain, c'est que Saint François s'est élevé avec une inlassable énergie contre l'orgueil intellectuel et le dogmatisme livresque, il voulait que toute la philosophie de ses disciples fut avant tout intuitive et appliquée, inspirée de Dieu et basée sur l'esprit d'oraison. Il tranche en cela avec le nombre de saints de la lignée catholique qui, tantôt, comme François de Sales ou le Curé d'Ars, ont surtout pratiqué « la voie de Marthe » et se sont plutôt surpassés dans l'action que dans la théorie et la vie contemplative; tantôt, tel un Saint Augustin, se sont surtout montrés des défenseurs jaloux du dogme et de la lettre et ont été plus profondément encore des rationalistes que des mystiques purs.

Saint François d'Assise, lui, a comme le Christ, réuni les deux voies, active et contemplative, qui doivent se corriger et se compléter sans cesse comme la théorie et la pratique. Peut-être en même temps, a-t-il un moment rétabli la jonction entre la doctrine orthodoxe et ésotérique de la pensée chrétienne. Il a en tout cas rallumée l'idée fondamentale de Jésus : celle de la voie; il a rappelé que chacun avait la sienne mesurée à ses forces, et que l'accomplir doit être le but dominant auquel nous devons consacrer notre vie. Ici encore, il se rencontre avec la doctrine des initiés en donnant, pour le meilleur sentier vers l'Union à Dieu, le Service et la Sainteté. C'est là, en effet, celui de toutes les religions et le plus sûr chemin d'évolution pour la sagesse des hommes.

A. T.

Pédagogie Scientifique

Mme Montessori.

Madame Montessori est docteur et a, pendant de longues années, travaillé à l'éducation des enfants arriérés, se basant sur les expériences de deux médecins et pédagogues français : Itard et Séguin.

La méthode d'éducation de Mme Montessori est fondée sur l'observation de l'enfant et a pour but son développement *normal* et *intégral* négligé jusqu'ici. En effet, l'instruction seule est en honneur, et encore est-elle donnée d'une façon toute artificielle à des enfants qui ne sont pas préparés à la recevoir; on leur emplit la mémoire de connaissances abstraites qu'ils n'assimilent qu'en partie, avec effort et fatigue, et qu'ils ne savent ou ne peuvent mettre au service de la vie que par de nouveaux efforts dont tous ne sont pas capables.

Or l'homme est, et doit se mettre de plus en plus, en contact avec l'ambiance : il y puise tout ce qui est nécessaire à sa vie sous toutes ses formes, et *il doit*, en retour, diriger toutes les manifestations de cette vie vers le Bien et le Progrès de la collectivité ; ainsi le veut la grande loi d'action et de réaction qu'on ne peut violer sans troubler l'ordre et l'harmonie universels.

Le point de contact de l'homme avec l'ambiance étant la sensation, Mme Montessori pense que la base logique de l'Education est l'éducation sensorielle « qui a pour but de raffiner la perception différentielle des stimulants au moyen d'exercices répétés ». Elle a créé un matériel auto-éducatif grâce auquel l'enfant s'exerce et peut voir lui-même ses erreurs et les corriger. Il acquiert ainsi des connaissances vraies : il ne sait pas parce qu'on lui a dit, mais parce qu'il a eu la perception directe de la vérité.

L'Educateur doit intervenir le moins possible : l'enfant est un centre de vie consciente en voie de développement, avec sa personnalité et ses caractéristiques spéciales, et le maître ne peut rien créer en lui; son rôle vrai et infiniment délicat consiste à favoriser et à guider le développement de cette vie potentielle ce qui ne lui est possible que par l'ob-

servation attentive et intelligente des manifestations *libres* de cette vie. C'est pourquoi les élèves sont absolument libres, à la seule exclusion des actes sans dignité ou nuisibles à eux-mêmes ou aux autres. Mais liberté ne veut pas dire anarchie et désordre, et si l'on *n'impose plus* aux enfants cette discipline faite de passivité, qui porte atteinte à la vie même, annihile ou révolte, on *obtient d'eux* une discipline vraie et active basée sur la conscience qui apprend à connaître le Bien et la volonté qui s'exerce à l'accomplir. Naturellement les punitions et les récompenses sont abolies ; elles sont une atteinte à la liberté puisqu'elles pèsent sur la détermination; l'expérience a montré qu'elles sont inutiles quand elles ne sont pas nuisibles. Abolies aussi les plaies et les distinctions qui favorisent la vanité et le mépris ou la moquerie pour les plus faibles au détriment du sentiment de fraternité qui doit unir tous les petits camarades et les pousser à s'aider les uns, les autres.

L'enfant rebelle est isolé, non pour le punir mais pour empêcher qu'il trouble les autres; il est traité avec des soins spéciaux car sa méchante humeur indique un trouble dont il faut trouver la cause et le remède. Généralement cet enfant, en voyant ses camarades disciplinés, a vite le désir de les imiter et de retourner parmi eux.

La liberté, ayant pour condition d'être respectée, a pour base l'indépendance qui consiste à pouvoir se passer de l'aide des autres. L'éducation doit donc donner aux enfants la possibilité de se servir eux-mêmes, et c'est pourquoi il faut leur apprendre de bonne heure à se laver, à s'habiller, à manger tout seuls; les servir, comme on a coutume de le faire, est une atteinte à leur indépendance et une entrave au développement de leurs forces naturelles.

Voilà la base morale de l'éducation nouvelle dont la première partie s'adresse aux tout petits de 3 à 7 ans. Pendant la seconde partie de 7 à 11 ou 12 ans, les enfants poursuivent leurs études, toujours à l'aide du matériel éducatif approprié, pour la préparation du certificat d'études primaires. Actuellement, Mme Montessori travaille à la préparation du baccalauréat.

Naturellement, Mme Montessori apporte tous ses soins à l'éducation physique, tenant compte des antécédents des enfants, surveillant leur croissance, indiquant quelle doit être leur alimentation, recommandant une gymnastique appropriée à l'enfant en général, à chaque enfant en particulier, s'il y a quelque malformation à corriger. Elle veut que les enfants soient le plus possible en contact avec la nature : c'est pour eux une nourriture psychique. Elle leur fait faire des exercices de vie pratique (nettoyages et rangements) et toutes sortes de travaux manuels dont le plus important est le modelage libre, non qu'il soit directement éducatif, mais parce qu'il est une réaction psychique indispensable à l'enfant et révélatrice pour le maître qui l'observe.

Il y a encore la gymnastique rythmique et la leçon de silence qui, toutes deux, se rapportent en même temps à l'éducation de l'ouïe et à la culture générale par l'apaisement, l'équilibre et la force qu'elles apportent à l'enfant. Il y a enfin, avec le matériel, les exercices sensoriels et ceux par lesquels l'enfant s'initie à l'écriture, à la lecture, au dessin, à la numération; et les leçons de nomenclature.

L'éducateur doit encore habituer les enfants à se bien tenir et à être gracieux, surveiller leur parler et leur donner l'aisance du langage par la conversation; en un mot, il doit préparer l'enfant à l'accomplissement parfait de tous les actes de la vie, et pour cela il lui faut donner toute son attention son intelligence, son cœur, sa vie... et ce n'est pas trop pour la grandeur de l'œuvre à laquelle il travaille : l'édification de l'Humanité future.

Yvonne INGAND.

Réorganisation Sociale suivant l'antique pensée Hindoue

par BHAGAVAN DAS

(traduit de l'anglais, de United India)

Les continents de notre globe s'étendent du sud à l'équateur et jusqu'au Pôle Nord, en deux énormes masses. Dans un hémisphère, les Amériques du Nord et du Sud; dans l'autre, l'Europe, l'Asie et l'Afrique; l'Australie apparaît comme une partie de l'Afrique séparée d'elle par une terre depuis longtemps submergée. L'Europe est spécialement la demeure des Aryens blancs, l'Asie celle des races aînées blanches et de couleur, de même origine, mais avec une prédominance de Mongoles et de Touraniens jaunes, l'Afrique est le pays des noirs ou Nègres et l'Amérique celui des Indiens Rouges. Comme type de religion, de culture et de civilisation, l'Europe et l'Amérique sont chrétiennes, mécanico-industrielles, agressives, scientifiques, individualistes, mangeuses de chair et buveuses d'alcool; l'Asie est Hindoue, Bouddhiste et Musulmane, agrico-pastorale; son industrie est manuelle, sa science est spirituelle, elle est philosophe, sa population se nourrit principalment de graines et boit de l'eau. L'Afrique est barbare. Politiquement, l'Europe et l'Amérique tendent vers la Démocratie, l'Asie est monarchique avec la Chine républicaine et l'Inde autocrate et bureaucrate; l'Afrique est presque tout entière divisée entre les puissances de l'Europe.

Quelles que soient les caractéristiques dominantes, la rapidité des communications modernes a introduit dans tous les continents un mélange de types variés et les « mouvements » qui se produisent en chacun d'eux ont leur racine dans l'un ou dans plusieurs des autres. En quatre ans et demi, la guerre a levé un immense impôt de sang, le chiffre reconnu des morts est de huit millions, il est doublé de mutilés; la maladie aux Indes a fait six millions de victimes. Quelques 40 mille millions de livres sterling qui auraient pu servir à la science et au travail ont été anihilés, laissant encore des dettes nationales formidables, si bien que pour racheter les obligations que cette dette représente, et qui sont aux mains d'un nombre comparativement restreint de capitalistes, d'immenses populations de travailleurs seront réduits à l'esloavage économique pendant des générations. Le résultat de cette guerre semble devoir être au profit de la classe capitaliste et de la bureaucratie de certaines Nations et l'alliance entre le capitalisme et la bureaucratie amènera probablement beaucoup de souffrance à tous les intéressés. La moitié du monde est en ruine, l'autre en grande partie secouée et brisée; la Chine est dans une confusion inintelligible; l'Inde est aux prises avec la famine et la peste; la Turquie, la Perse, l'Arabie, l'Egypte et l'Afrique indigène sont sur le point d'être démantelées; l'Amérique et le Japon seuls se sont enrichis.

En de telles circonstances, l'Inde Antique, la plus vieille des civilisations, n'a-t-elle pas une aide à offrir pour la reconstruction du monde ? La Science de l'Esprit peut-elle spiritualiser la politique et apporter une vraie, universelle fraternité, capable d'être réalisée dans les relations civiques et politiques parce qu'elle naît de l'Esprit lui-même? L'équilibre des pouvoirs entre nations vient de prouver son impuissance, pouvons-nous avoir un équilibre scientifique, réglant les intérêts des classes qui sont aujourd'hui en conflit dans chaque Nation ? Il est une Science de l'Esprit, et tout ce qui porte en soi l'empreinte de l'Unité, tout ce qui peut

nous aider à réaliser en nous-mêmes et à exprimer dans notre vie ordinaire l'unité, la coopération, la bienveillance, la conscience commune en pensée, en paroles et en actions, fait partie de cette science. Tout ce qui empêche l'union, la libre et volontaire coopération, tout ce qui encourage ou accentue les divisions est matérialiste, anti-spirituel. Montrer comment appliquer les lois et les faits de la Science de l'Esprit à l'administration des affaires humaines est le devoir actuel des étudiants de cette Science.

Ces faits et ces lois sont les suivants :

Lorsque nous considérons l'humanité du point de vue psychologique, nous trouvons qu'il existe trois types humains principaux. Tout homme manifeste la pensée, l'action et le désir, mais l'un de ces trois aspects prédomine dans chaque individu, les deux autres lui étant subordonnés; nous avons donc l'homme de pensée, l'homme d'action et l'homme de désir. Les trois aspirations psychologiques qui correspondent à ces trois types sont la gloire, le pouvoir, la richesse. *Il est une quatrième classe, et il vaut* mieux l'appeler classe que type car elle est formée d'hommes possédant les trois qualités à un degré d'évolution embryonnaire, cette classe a pour fonction naturelle de produire les matériaux nécessaires à la construction de l'Etat — sorte de protoplasme d'où sortent les organismes qui évoluent. Elle est représentée dans la société par la masse des êtres, encore insuffisamment différenciés, par les travailleurs manuels, spécialisés ou non. Nous retrouvons chez eux, les trois aspects — pensée, action et désir, — mais ils sont dans un état d'équilibre instable, et lorsque l'une ou l'autre de ces qualités devient prédominante, un type est alors reconnu. Nous avons donc, en réalité, quatre classes d'hommes dans la soicété humaine; à la base, les moins évolués et les moins spécialisés qui, à mesure qu'ils se développent se spécialisent, puis les hommes de pensée, d'action et de désir, qui, comme je l'ai dit plus haut, surgissent dès que leurs aspirations prédominantes se font jour. Chacune de ces classes a son ambition propre. Pour le penseur qui crée, c'est la gloire et l'estime publique, pour celui qui gouverne et organise, c'est le pouvoir; pour l'homme de désir enfin, c'est la richesse, car elle lui donne la possibilité de se procurer l'objet de ses désirs. Mais ces quatre classes ont des nécessités communes, toutes ont droit au délassement, aux loisirs, aux jeux, afin de contrebalancer le travail qui leur est échu dans l'Etat; afin que la nature psychique, émotionnelle et mentale puisse être développée normalement. De plus, il faut à tous la nourriture suffisante pour que le corps reste sain et vigoureux, une instruction générale pour tous les membres de la communauté, suivie d'une instruction spéciale adaptée à la vocation de chaque individu et l'assurance pour la vieillesse de la vie libre et du repos. Telles sont les conditions indispensables à tous et le premier devoir, la raison d'être de l'Etat, c'est de les rendre possibles pour chacun.

Comme nous l'avons déjà vu, l'Etat est une nation organisée. Son objet, sa fin, est de procurer le bonheur aux hommes, aux femmes et aux enfants qui vivent sous sa protection. Pour atteindre ce but, ses moyens doivent être efficaces, et l'on peut dire qu'un moyen est efficace lorsqu'il atteint le but proposé. L'organisation est la combinaison des moyens divers en vue d'une fin déterminée. Un certain nombre d'organes dont chacun a sa propre fonction et qui concourent tous à la vie d'un individu, constitue un organisme biologique; différentes classes ayant chacune sa fonction déterminée et concourant à la vie de la Nation, constituent un organisme social. L'organisation est l'idée directrice des moyens qui appartiennent à un Etat civilisé, le bonheur des citoyens est le but essentiel de l'Etat.

Dans la conception antique de l'Inde, la meilleure forme d'organisation sociale eut pour base, en dehors de la classe non-différenciée, cette subdivision des hommes en trois classes. La politique était la Science Royale, la science et l'art de vivre en société; son but était l'organisation stable quoique élastique de la population. Le monde occidental, pendant la guerre, a appris ce fait : c'est que la Nation entière peut être règlementée, en vue d'un succès final. La leçon a été apprise dans l'agonie, il reste à l'appliquer avec joie et bonne volonté, afin que la paix soit établie. Si cela n'est pas fait, la dîme terrible aura été payée en vain, nous tournerons sans discontinuer dans le cercle vicieux, illusoire du petit marchand haussant ses prix, de l'ouvrier faisant augmenter son salaire, du fabricant, du commerçant en gros élevant sans arrêt la valeur des produits.

Quels sont les facteurs principaux de l'organisaiion de l'Etat ? Quelles sont les fonctions sociales qui correspondent aux quatre classes naturelles de l'humanité ? Il n'en est pas de cinquième. Ces quatre subdivisions contiennent tout, elles sont indispensables dans la constituion nationale; les hommes et les femmes sont marquées pour chacune d'elle, par leurs qualités naturelles, leurs facultés innées et leur capacité qui déterminent leurs fonctions dans l'Etat bien organisé. (*A suivre*).

A propos des "Esclaves"

de M. S. Georges de Bouhélier.

La nouvelle œuvre de M. S Georges de Bouhélier, « Les Esclaves », peut donner lieu à quelques remarques philosophiques et morales intéressantes.

Le sujet de la pièce tient en quelques lignes. Une prostituée (Anna) et un soldat (Bernard) s'aiment éperdument. Ils aspirent à s'évader d'un milieu dans lequel ils étouffent. Le soldat commet un acte d'indiscipline, il est incarcéré. Mais il se révolte, dérobe l'argent d'un camarade, saute le mur de la caserne et s'apprête à s'enfuir avec sa maîtresse. Il est pris et se tue. La prostituée devient folle.

Cette pièce pose le problème de la destinée. Nous y voyons deux êtres humains succombant dans un duel à mort contre le milieu social auquel le sort les a enchaînés. Le mur de la caserne qui se dresse à quelques pas devant la fenêtre d'Anna, fermant ainsi brutalement l'hroizon, est le symbole de la destinée. Il pèse de toute sa masse de pierres sur l'âme des deux amants.

Il y a en réalité deux thèses en présence : celle de l'affranchissement à tout prix représentée par Bernard et sa maîtresse et celle de la soumission aux lois inéluctables de la destinée représenté par l'adjudant qui est à la fois le supérieur, le rival et l'adversaire implacable de Bernard. (Si je me sers du mot thèse, c'est pour la commodité de l'exposition; je ne veux nullement laisser entendre par là que l'auteur nous a donné une « pièce à thèses »). Malgré tout ce que l'on a pu dire, le drame n'est pas antipatriotique, il ne peut pas non plus être considéré comme antimilitariste. Il y a bien des conflits retentissants contre l'esprit étroit qui règne à la caserne, mais cette caserne n'est elle-même au fond qu'un autre symbole de ce que les liens sociaux ont de plus tyrannique et de plus hostile au libre développement de l'individu.

Il faut d'ailleurs remarquer que la thèse de la révolte est condamnée. Force reste à la « loi », à la « discipline ». Le-

soldat Bernard se sentant impuissant à briser le joug qui lui pèse, s'évade par la seule porte qui lui reste ouverte, celle de la mort.

L'impression laissée par la pièce, pourrait être regardée comme décourageante. Nous sommes donc impuissants à lutter contre la destinée. Tout être humain qui tente d'échapper aux rouages de l'énorme et toute puissante machine sociale est infailliblement destiné à être happé et broyé.

Mais la faute tragique réside-t-elle ici uniquement dans la révolte de l'individu contre la destinée ? N'y a-t-il pas aussi une faute morale ? Bernard et sa maîtresse sont-ils les victimes innocentes de l'inexorable destin ou portent-ils réellement une part de responsabilité ? Si nous examinons la question du point de vue de la morale absolue, nous serons obligés de constater que les amants sont coupables : ils ont voulu se libérer, mais ils ont choisi la mauvaise voie. Le soldat rêve d'une espèce d'Eldorado plein de pierres précieuses et d'or, d'une terre fabuleuse où l'on puisse vivre sa vie. Hanté par ce fantastique mirage et exaspéré par la résistance qu'il rencontre autour de lui, il professe des théories qui ressemblent étrangement à celles du trop fameux Bonnot. Il jette délibérément par-dessus bord toutes les obligations morales, il se rend coupable de vol, il tire son couteau contre son adversaire, il proclame avec frénésie que pour briser ses liens, il ne reculera devant rien; il étale ainsi devant nous un égoïsme tellement féroce et tellement brutal que nous le savons d'avance condamné.

Nous assistons avec émotion à cette révolte violente, désespérée de l'individualité comprimée. Mais nous ne nous y trompons pas, c'est la voix de l'instinct que nous entendons, la voix de l'instinct seul. Et voilà pourquoi malgré tout, au nom de la morale absolue, nous ne pouvons pas approuver. Les deux amants ressemblent à deux bêtes fauves enfermées dans une cage et qui se débattent violemment en cherchant une issue près de la terre. Ils sont incapables de s'affranchir de la sphère matérielle, ils ignorent encore la vraie voie de la libération par l'esprit. Ils sont esclaves, mais d'eux mêmes et de leurs instincts. L'instinct n'affranchit pas, il asservit. Nous savons que tous les hommes ne sont pas irrémédiablement condamnés à être des esclaves. Nous savons que « la cage » a une issue et qu'il suffit de lever la tête pour la découvrir.

Mais alors les efforts gigantesques de cet homme et de cette femme seront-ils perdus ? Non. La faute commise par ces deux êtres indique précisément que la conscience s'est réveillé en eux. Ils sont désormais entrés dans la voie douloureuse qui, par étapes successives, les mènera jusqu'à la libération complète. C'est par l'opposition violente que se forme et se fortifie la personnalité humaine.

Et puis ces efforts ne sont pas perdus pour l'humanité. La recherche du véritable affranchissement n'est possible qu'avec un minimum de liberté matérielle. Si l'individu est maintenu à l'état de serf ou de brute, il ne pourra jamais développer les facultés latentes qui sommeillent en lui. D'autre part, comment obtenir ce minimum d'affranchissement si tout le monde se résigne, s'il ne se trouve pas de temps en temps des révoltés ? Il y a dans l'histoire des moments où les cadres sociaux existant ne correspondent plus au degré d'évolution de l'humanité; ces cadres doivent nécessairement être brisés et remplacés par d'autres. Dans ces époques de transformation, surgissent des êtres qui ressentent d'une façon plus intense que d'autres ce besoin impérieux de renouveler une forme caduque. Leur désir est brutal, ils frappent de toute leurs forces contre « le mur », celui-ci cède finalement et s'écroule; il les ensevelit sous ses ruines, mais l'obstacle n'existe plus, l'humanité peut faire un pas en avant.

Il y a des hommes dont le sort est d'être des révoltés. Destinée tragique, mais nécessaire ! Leur œuvre peut paraître vaine, néfaste même à l'observateur superficiel. Pour l'apprécier sainement, il faut la juger à la lumière de l'évolution totale de l'humanité.

LE SPECTATEUR.

Les Journaux.

On lit dans le *Matin* du 14 mai :

La dernière séance de l'Institut général psychologique a été consacrée aux phénomènes de lévitation, c'est-à-dire de déplacements d'objets sans contact, et le professeur Ber-

Lettres de l'Inde.

1912-1914

Par Maria CRUZ (*Suite*)

C'est bientôt l'époque du fameux pèlerinage d'Haramok à la grotte d'Anwarnath, demeure de Shiva. On raconte que douze mille Yoguis y disparurent. Il paraît qu'elle mène à Bénarès, en douze mois de marche. Mais les fauves y habitent, et personne n'a encore tenté le voyage. Les Hindous et les Bouddhistes arrivent de loin et de près. Ils se réunissent ici pour se mettre en route. Tous les soirs nous rencontrons des barques chargées de Yoguis nus et frottés de cendre, avec de l'étoupe jaune sur les cheveux. Mlle Bermond qui est sortie ce matin, les a vus danser. L'autre soir, nous en avons croisé un qui passait en barque, et dont l'air pensif et doux, le regard profond, et l'imposante beauté, inspiraient le respect. Mais le lendemain nous les vîmes qui dansait comme les autres, et notre impression fut gâtée.

IX

Dal Lake.

Dal Lake est un endroit fait pour la méditation et le rêve. Il ne ressemble pas aux lacs italiens si riants et si habités. S'il y des a villages au flanc des montagnes, ils sont cachés dans les bois, et c'est à peine si, de loin en loin, on aperçoit un toit de châlet qui miroite. Pas de bateaux à vapeur : les quelques house-boats accrochés aux rives se perdent dans la distance : tout semble solitaire. Sur l'eau, autour de nous, des vergers flottants surgissent pareils à des îles. Nous flottons sur une forêt sous-marine, que nous distingons à travers l'eau transparente. Les feuilles des lotus forment de larges nappes, que la barque fend en passant. Ils vont bientôt fleurir roses, mauves, jaunes, blancs et ce sera, dit-on, comme une féerie. Hélas ! ces belles feuilles luisantes produisent par millions les moustiques! Je n'en ai jamais vu d'aussi formidables essaims. Ils sont encore jeunes et faibles; ils nous enveloppent, sans nous faire grand mal. Mais dans quelques jours, il faudra leur céder la place. Si nous sortons, la barque en est noire comme nous. On les respire, on les avale. Ils font partie intégrante de l'atmosphère. Ils rendent la vie intolérable. Ils nous forcent à tenir les fenêtres closes, et je vous écris dehors, sous l'arbre et sur une table branlante. Quant aux mouches, je ne vous en parle pas : c'est la plaie du Cachemire.

Mais nous avons les jardins de Jehangir ! Avant-hier, les bateliers nous ont menés à Shalinar. J'ai failli avoir des

trand a fait à ce sujet, à l'amphithéâtre de médecine du Collège de France, et devant un auditoire où figuraient plusieurs membres de l'Académie des sciences une fort curieuse communication qui ne manquera pas de réveiller toutes les anciennes discussions relatives à l'occultisme.

Voici les faits rapportés par le professeur Bertrand : un sujet (une jeune fille de 17 ans) a manifesté récemment un pouvoir de lévitation remarquable qui a été étudié par le docteur Crawford, de Belfast, qui est un savant réputé. Si l'on s'en rapporte au récit que fait de ces expériences le professeur Bertrand, ce sujet aurait réellement le pouvoir de soulever, sans contact, au-dessus du sol, un guéridon de plusieurs kilos. Le phénomène serait observable par les assistants à condition d'opérer sous une faible lumière rouge. La lumière blanche ou bleue empêcherait le phénomène, et on a constaté qu'une étincelle de magnésium produite afin de photographier la chose a provoqué chez le sujet une violente crise nerveuse. Autre constatation rapportée par le professeur Bertrand : ce sujet, étant assis sur une bascule, on constate que lorsque le guéridon se soulève, le poids du sujet se trouve augmenté de celui du guéridon. Tout se passe, diront les sceptiques, comme si le sujet soulevait effectivement le guéridon avec les pieds ou les mains. Et les convaincus diront : tout cela prouve que la force immatérielle qui émane du sujet réunissait celui-ci à l'objet à la manière d'une barre rigide.

Il ne nous appartient pas de nous prononcer sur la réalité de ces phénomènes. Mais le seul fait qu'ils aient été apportés devant un aréopage aussi grave et scientifique que l'Institut général psychologique, interdit de les passer sous silence.

Demander à Mlle Morel, 4, square Rapp, Paris VIIe, la brochure que vient de faire paraître la Fraternité Théosophique pour l'éducation en Belgique : *Le Code de Morale des Enfants*, Prix : 0 fr. 75.

Cours et Conférences.

Samedi 19 juin et dimanche 20 juin, conférences publiques par M. Ed. Schuré, sur l'*Ame Celtique et le Génie de la France*. Le samedi 19 juin à 5 heures précises : *La Religion druidique et les Romans de la Table Ronde*. Le dimanche 20 juin à 4 heures : *Les Etapes occultes de l'histoire de France, du XIVe au XXe siècles.*

Le Dimanche 4 juillet, à 4 heures, conférence publique : *Devoir de l'homme envers son corps d'après la Théosophie*, par M. L. Rochet.

Cours Publics : Les samedis 12 et 26 juin : Synthèse des yogas (suite) par Mme Potel.

Les mercredis de juin à 5 heures : Les philosophies, les grandes épopées de l'Inde, le théâtre hindou, par Mme Grobowska.

Le jeudi 10 juin à 5 heures (et non à 8 h. 1/2) : La Typologie, *ou Étude du caractère par la physionomie*, par Mme E. Bessonnet-Favre.

RÉUNIONS OUVERTES :

Branche Volonté : Tous les mercredis à 8 h. 30 du soir.
Branche Studio : Tous les samedis à 4 heures.
Branche Ananda : Les 2e et 4e mercredis, à 2 heures.
Ordre de l'Etoile d'Orient : Les 1er, 3e et 5e samedis à 2 h. 30, Les 2e et 4e, à 8 h. du soir.

La Directrice-Gérante : M. BERMOND. *Imp. Ed. Julien - Albi*

---

convulsions de joie, en me trouvant dans une sorte de Généralife silencieux et désert. Les longs bassins étaient à sec, mais bordés d'une profusion de roses immenses qui avaient envahi le petit portique de marbre noir où Jehangir et sa favorite venaient jouir du paysage. Hier nous sommes allées à Nichat Bagh, autre retraite de ces sybarites. C'était dimanche et fête mulsulmane. Les Anglaises prenaient le thé, et les mahométans priaient et chantaient sur l'herbe. Les eaux jouaient et, sauf les costumes, on aurait pu se croire dans un coin du parc de Versailles.

X

Ganderbal, juillet 1913.

Je voudrais bien savoir, ma chère amie, quelle est la lettre, ma lettre « admirable » qui a remonté Mme d'A. ? Je n'ai aucun souvenir de mes belles paroles; mais si elles ont été utiles, je suis très heureuse de les avoir écrites. Quant à Mme d'A., sûrement elle n'a pas cherché comme il faut, comme il est dit dans la *Voix du silence* et dans la *Lumière sur le sentier*. Quand on cherche, on trouve infailliblement. C'est un affaire de temps, et la première chose est de ne pas perdre patience : vous le savez bien. J'ai eu l'immense avantage de jouir d'Adyar et du recueillement forcé de ma villégiature fluviale. Mais même seul dans un désert, sans l'aide d'aucun être vivant, on arrive à comprendre. Si Mme d'A. ne trouve pas, conseillez-lui de chercher plus profondément en elle-même. Si je puis faire quelque chose pour elle, dites-le moi. Je m'attends certainement à des *bas;* mais pour le moment, je me sens déborder de bonheur. Si je ne chantais pas faux, je chanterais toute la journée. C'est renversant : je finirai par aimer mes sœurs les mouches et mes frères les moustiques !

❖

Me revoici sur le fleuve avec une température presque aussi pénible qu'à Adyar. J'ai une tente pour moi et une pour Francis, et si le dieu des tempêtes ne nous envoie pas un peu de fraîcheur, nous allons grimper un peu; mais ce sera terriblement inconfortable. (*à Suivre*).